

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [5]

Artikel: Irène Barki : toute la douleur de l'Argentine

Autor: Mantilleri, Brigitte / Barki, Irène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-278692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Irène Barki : toute la douleur de l'Argentine

Irène Barki, reporter parisienne, a écrit un livre poignant sur les célèbres grands-mères de la place de Mai. Nous l'avons rencontrée.

Un joli petit appartement moqueté de noir, en plein Paris, avec vue sur les toits... une vue romantique à souhait, dont Irène Barki n'a plus profité. Pendant des mois, elle a vécu ses grands yeux bleus braqués sur l'ordinateur niché dans un recoin du salon. Comme une recluse, elle a écrit, déversé en mots toute la douleur de l'Argentine, accumulée au cours de nombreux reportages. L'horreur des enfants disparus recherchés par les célèbres grands-mères de la place de Mai. Des femmes « follement attachantes » qu'Irène rencontra à Nairobi en 85, par hasard, alors qu'elle voulait projeter la photo de l'une d'elle sur grand écran. « Je me suis retrouvée nez à nez avec l'original, sans foulard ». Ensuite viennent l'amitié et les enfants...

Assise dans son sofa, entre mille coups de téléphone et un scénario à livrer pour Antenne 2, la reporter-photographe remonte ses lunettes cerclées de turquoise et raconte le fruit de cette réclusion : « Pour ces yeux-là », un livre, son premier livre... « Je devais écrire pour me débarrasser d'une foule d'images recueillies lors d'un reportage pour *Marie-Claire* en Argentine. De retour à Paris, j'ai publié mes articles et continué à fouiner, à lire et à écrire pour moi. Ces enfants disparus étaient devenus une véritable obsession. Les premiers jours, je me retournais sur chaque enfant — Et s'il était volé ? — L'écriture était une manière d'exorciser le mal côtoyé. »

Le livre est construit chronologiquement. « Un peu comme si je découvrais les choses avec les grands-mères, comme si je mettais à jour les machinations. Le récit n'est volontairement pas un essai politique, il se veut ni trop didactique, ni trop élitiste ».

La mauvaise conscience de l'Argentine

Dès février 87, Irène se rend une nouvelle fois en Argentine, puis au Brésil et en Uruguay afin de compléter l'enquête. « Les grands-mères m'ont aidée, beaucoup... Même si elles ne collaboraient pas toujours à 100 %. » Pas un reproche, mais une constatation ! Les grands-mères protègent leur



Irène Barki — (photo Charlie Abad)

travail et leurs méthodes de fin limier, prudence et résultats obligent !

Elles ne permettent par exemple jamais qu'on les accompagne dans leur déplacement, leurs planques. D'abord parce que, si la publicité a permis à leur résistance d'être reconnue — elles sont la mauvaise conscience de l'Argentine — elle leur a néanmoins porté préjudice. Depuis leur notoriété, de nombreuses personnes se méfient des vieilles dames, gênant parfois leurs enquêtes.

Ensuite parce qu'elles protègent à tout prix les enfants. « Lorsque nous suivons un gamin, nous le faisons si discrètement que s'il n'est pas « à nous », il ne saura jamais qu'il a été suivi », expliquait « Chicha », surnom d'Isabel Mariani, la présidente de l'Association, qui était récemment à Genève pour une conférence en compagnie d'Estela Carlotta, la vice-présidente.

45 enfants sauvés

Durant l'enquête, Irène doit souvent s'accrocher : « C'était dur, très dur. Je ne comprends d'ailleurs pas comment les grands-mères tiennent le coup pour vivre ainsi depuis des années à raison de 14 heures par jour et avoir malgré tout des fous rires, voir des choses gaies, voire futiles... » L'explication se trouve peut-être dans la force que donne le désespoir, mêlée à une bonne dose d'humour noir latino-américain, une mentalité de battante et, bien sûr, l'espoir de retrouver des enfants. Elles en ont tirés 45 des griffes de leurs bourreaux.

L'enquête de la reporter s'est bien déroulée, malgré les inévitables coups de téléphone anonymes, les incontournables filatures et une grande frousse... « J'ai eu affreusement peur... Une peur panique lors d'un rendez-vous fixé en 86 à Carlos Viñas, le frère de Cecilia, disparue avec son mari. Nous devions nous rencontrer en début d'après-midi, un dimanche, devant chez lui. J'arrive. Personne ! Je commence à paniquer et me précipite dans une cabine téléphonique. Affolée, je retourne en courant chez lui et le vois qui arrive en sifflant, des gâteaux à la main. J'étais tout bonnement trop ponctuelle et stressée par le climat ambiant. »

Pour retrouver tous les « niñitos »

« Pour ces yeux-là », les yeux des enfants argentins disparus dans les geôles de la dictature... Irène Barki relate leur drame au fil d'un récit poignant qui dévoile, page après page, jour après jour, l'étendue de l'horreur des enfants enlevés avec leurs parents, des mères enceintes, torturées, qui donnent naissance dans des cellules sordides à des petits qui leur sont arrachés. Pour être adoptés par les bourreaux. L'enquête est minutieuse, voire dangereuse — la reporter-photographe n'hésite pas à interroger des tortionnaires ou à bousculer certains « parents adoptifs ».

Le fil rouge du livre, ce sont les « folles » de la place de Mai, ces grands-mères à l'instinct infailible qui cherchent inlassablement leur progéniture, au péril de leur vie — trois d'entre elles ont disparu. Elles accumulent les indices et les témoignages afin d'établir un dossier-béton qu'elles posent sur le bureau d'un juge d'instruction chargé de mener l'enquête et de retrouver « officiellement » l'enfant. Une enquête menée plus ou moins rapidement, selon les convictions du juge. L'appareil judiciaire n'a pas changé depuis la dictature !

L'étape ultime de la recherche : la banque de sang dans laquelle sont conservés les échantillons de sang des familles de disparus. Quelques gouttes de celui de l'enfant permettent de prouver l'appartenance à tel ou tel groupe familial. Cette banque est l'espoir. « Nous continuons, même si les enfants grandissent, car un jour, qui sait ? Ils pourraient apprendre qu'ils sont adoptés et vouloir retrouver leur famille », espère Estela Carlotta, la vice-présidente de l'Association des grands-mères de la place de Mai. « La banque sera là pour les aider. » — (bma)

Irène Barki, *Pour ces yeux-là. La face cachée du drame argentin : les enfants disparus*, La Découverte, Paris 1988.

Cette même Irène, forte et fragile, téméraire à force de sensibilité à fleur de peau, se lancera magnéto au poing dans la gueule du loup, dans une prison de Buenos Aires, pour interviewer Silva, un tortionnaire, « père-adoptif » d'une enfant disparue retrouvée : « Un peu dans le but de lui extorquer des renseignements sur le petit Sabino. Sans résultat ! Silva est un sanguin, il a été secoué, mais il a nié avoir participé à des actes de terrorisme. Il m'a par contre demandé si je ne voulais pas écrire avec lui un livre sur la guerre sale... C'est terrible de se trouver face à un homme ordinaire et de se dire qu'il est un assassin. »

La mémoire des disparus

De retour à Paris, Irène se rive à son ordinateur pour que ces histoires ne sombrent pas dans la banalité de la souffrance au quotidien. Elle écrit pour rendre justice

à la mémoire des disparus... Un peu à celle de son grand-père. « Il ne s'est jamais remis de la disparition de sa sœur et de sa famille dans les camps de la mort. » Un peu aussi pour pouvoir encore aimer l'Amérique latine : « C'est une patrie pour moi qui suis de partout et de nulle part. Je m'y sens bien, j'aime la langue, la musique... Et surtout la force vitale de ces gens qui trouvent toujours le moyen de rire. »

Sur un dernier sourire, Irène caresse sa chatte tigrée, ramasse ses dossiers et file, non sans recommander : « Ne parlez pas trop de moi, ce qui est important, ce sont les grands-mères ! »

Des grands-mères folles de joie à Genève. Imaginez ! Elles y ont retrouvé la famille proche d'un bébé disparu dont elles avaient la photographie mais que, depuis 7 ans, personne n'avait réclamé. « Notre plus grande joie depuis des mois. Cette nouvelle nous permettra de faire avancer les recherches. »

Brigitte Mantilleri

Avez-vous payé votre abonnement ?

Elisabeth vous renseignera

Tél. (022) 42 64 60



ABONNEZ-VOUS !

POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS 1 année

Fr. 45.-

NOM : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

N° postal et lieu : _____

J'ai eu ce journal : par une connaissance Au kiosque

A renvoyer à FEMMES SUISSSES, case postale 323, 1227 Carouge

